Valérie IGOUNET, *Faurisson. Portrait d'un négationniste*

Paris, Éd. Denoël, coll. Médiations, 2012, 464 p.

Stéphane François

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8590>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8590

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 470-471

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Stéphane François, « Valérie IGOUNET, *Faurisson. Portrait d'un négationniste* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8590> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8590>

Paris, R. Laffont, 1970 [1968]) a désigné sous le nom de *village planétaire*. De nos jours, plus personne n'habite seulement dans un quartier, dans une ville ou dans un département. Tous les êtres humains sont de plus en plus des citoyens du monde avant d'être des ressortissants de telle ou telle nationalité.

La troisième partie de l'ouvrage met en évidence le lien indissoluble qui unit la problématique urbaine et les questions sociales (ou sociétales) dès lors qu'on s'intéresse de près au système urbain : « on dit que l'on fabrique de l'espace. Mais cette fabrication est aussi agencement du social, "réfection" des solidarités, "édification" des ambiances » (p. 69). Comme l'observe l'auteur, les mots qui servent à décrire la mise en œuvre du « bâti » peuvent s'employer pour parler du lien social, des convivialités, des connivences et des communautés liant et reliant les individus qu'il s'agit d'y impliquer.

Ainsi forme-t-il l'hypothèse selon laquelle « la ville serait ainsi tout à la fois le lieu d'une dérégulation, des replis sur soi, des sentiments d'insécurité et le moyen grâce auquel pourraient se retrouver les sociabilités perdues (ou en voie de perte) » (pp. 69-70). Ce n'est donc qu'au prix d'un travail sur la ville et par la ville que le maintien de la cohésion sociale pourra être obtenu. C'est en tout cas le vœu – nécessairement utopique – que porte l'ouvrage de Patrick Baudry.

Alexandre Eyries

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr

Valérie IGOUNET, Faurisson. Portrait d'un négationniste.
Paris, Éd. Denoël, coll. Médiations, 2012, 464 p.

Valérie Igounet offre avec cette biographie de Robert Faurisson les clés des mécanismes mentaux du principal représentant du négationnisme en France. Dans l'ouvrage, elle approfondit certains points de son précédent volume consacré à *L'Histoire du négationnisme en France* (Paris, Éd. Le Seuil, 2000).

D'abord, l'auteure présente le milieu familial dans lequel a grandi Robert Faurisson ainsi que le rôle capital joué dans sa vie par sa sœur cadette, Yvonne Schleiter, bien que toujours dans l'ombre. En effet, celle-ci est un maillon important de la construction « faurissonienne » : par exemple, elle fait le lien avec l'extrême droite. On prend conscience de l'engagement politique du négationniste. Les questions posées par l'auteure à certains de ses anciens condisciples mettent en avant l'idéologie sous-jacente dans la posture de Robert

Faurisson. On aperçoit donc que celui-ci, contrairement à ce qu'il affirme, est loin d'être apolitique : dès la fin des années 40, il avait des sympathies pour l'extrême droite, en l'occurrence, à l'époque, pour le fascisme... Il faisait alors l'apologie de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie – un discours marginal, trois ans après la fin de la guerre, tenu par une extrême droite discréditée. Valérie Igounet rapporte que, dès cette époque, il montra indéniablement les signes attestant de sa haine des Juifs. D'ailleurs, des témoins se rappellent qu'il incitait ses élèves à lire *Mein Kampf*. Valérie Igounet démontre bel et bien que Robert Faurisson est d'extrême droite et antisémite, qu'il baigne totalement dans l'antisémitisme. On est donc loin de l'« homme de gauche » qu'il cherchait à promouvoir.

De fait, l'antisémitisme est un point nodal dans le monde de Robert Faurisson. Par exemple, on apprend que celui-ci se met à lire Paul Rassinier, un autre précurseur français du négationnisme, dès la fin des années 40. D'ailleurs, il entreprit à cette époque de lire son *Mensonge d'Ulysse* (Bourg-en-Bresse, Éd. Bressanes, 1950). C'est de ce moment que Robert Faurisson date son questionnement sur les chambres à gaz nazies, comme il le reconnaît lui-même dans l'un des entretiens donnés à Valérie Igounet. La petite musique négationniste fit alors son chemin pour s'imposer dans les années 60. Il va passer de la critique littéraire à la négation historique.

Ce travail de terrain est important, car cette analyse quasi ethnographique de l'environnement social de Robert Faurisson offre les clés de la compréhension de ses ressorts intellectuels et de sa psyché. Le Robert Faurisson enseignant est aussi très intéressant, car ses lubies n'étaient cachées de personne, comme la terreur qu'il faisait régner dans ses cours. Ainsi, à plusieurs reprises, des élèves se sont-ils trouvés mal à cause de l'atmosphère pénible et anxiogène présente dans ses classes. Entre 1958 et 1963, il a reçu des mises en garde écrites mettant en cause son attitude, ses propos vis-à-vis de certaines élèves et son comportement envers la direction. Des témoignages de ses anciennes élèves ont corroboré ces informations et, au fil du temps, les élèves ont de moins en moins supporté les excès de l'enseignant. Mais, au lieu d'être révoqué, il monta en grade et devint universitaire, d'abord à la Sorbonne, puis à Lyon II. Autre point intéressant, on apprend que ses rapports avec son entourage professionnel étaient pour ainsi dire inexistant. Ses collègues l'évitaient.

Il faut dire que la « méthode » de Robert Faurisson pose problème : elle n'est en rien scientifique. Il s'agit d'une lecture découlant d'une grille interprétative aux

antipodes de la méthode scientifique en usage dans le monde des historiens. D'ailleurs, il est symptomatique que Robert Faurisson parle de lui-même d'une « analyse au ras des pâquerettes ». Effectivement, elle l'est. En ce sens, l'homme peut être vu comme un falsificateur de l'histoire.

Au fil des pages, on voit apparaître un homme violent, rancunier, tatillon, aigri, procédurier... mais aussi un piètre chercheur, qui ne fit parler de lui qu'à travers une « méthode » provocatrice et peu originale. Arthur Rimbaud et Isidore Ducasse, le « Comte de Lautréamont », en firent les frais. En revanche, on apprend qu'il est littéralement fasciné par Louis-Ferdinand Céline, selon lui le « plus grand de nos stylistes et le plus fin connaisseur des ressources de notre langue ». Une anecdote est intéressante : invité, en 1971, par Michel Polac à parler de l'« imposture » de Lautréamont sur le plateau de *Post-Scriptum*, la discussion continuée hors plateau dérivait sur la négation des chambres à gaz... Une bagarre faillit éclater avec Michel Polac. Dans les années 70, Faurisson devient de plus en plus controversé, tant pour sa manière d'appréhender la littérature, que pour son comportement ou pour la nature de ses recherches « historiques », en fait négationnistes.

De facto, il va devenir la première figure négationniste médiatique à partir de 1978. Valérie Igounet détaille alors comment Faurisson va se rapprocher d'une ultragauche en suscitant l'intérêt de Pierre Guillaume et de sa Vieille Taupe (du nom d'une librairie d'extrême gauche qui se transforma en maison d'édition dans les années 80). Ce rapprochement est un point particulièrement intéressant : il permet de comprendre comment Robert Faurisson va élargir son audience et voir ses thèses se diffuser dans des milieux d'extrême gauche, très perméables à l'antisionisme depuis les années 70. La dernière partie de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée à cette circulation idéologique. En effet, Valérie Igounet décortique les rapports existant entre Dieudonné M'Bala M'Bala et Robert Faurisson, le premier ayant offert au second ses « lettres de noblesse » sur la scène du Zénith le 26 décembre 2008. Dieudonné lui a aussi donné l'occasion de voir ses idées dans d'autres milieux et générations. Cette dernière partie est aussi passionnante par la description que la chercheuse fait du monde négationniste, un monde divagant, agité de mille querelles intestines, d'alliances et de mésalliances, d'oukases et de procès. Malgré ses dissensions, et malgré le fait que le personnage est médiocre, il ne faut pas oublier qu'il est devenu l'icône du négationnisme mondial lors de la Conférence

internationale sur l'Holocauste organisée par le régime iranien en 2006. Il ne faut pas non plus oublier que, depuis le 11-Septembre, de nombreux petits Faurisson en herbe s'efforcent à leur tour, devant leurs ordinateurs, d'habiller d'un fatras pseudo-scientifique leur propre folie complotiste et antisémite.

Au terme de cette lecture, une question reste en suspens : comment un enseignant comme Robert Faurisson, connu pour ses actes de violence sur ses élèves, pour ses positions idéologiques, a-t-il pu avoir un poste d'universitaire, et le garder ? En effet, cette question est capitale pour la compréhension du personnage, mais pourtant n'est qu'effleurée par l'auteure, pour des raisons juridiques, je présume.

Stéphane François

IDP, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, F-59313
GSRL, CNRS, EPHE, F-75849
francois.stephane21@aliceadsl.fr

Simone LANDRY, *Le pouvoir, c'est pas sorcier : il suffit d'en avoir les clés.*

Presses de l'université du Québec, Coll. Praticom, 2012, 160 p.

Le titre est explicite : il s'agit bien de démystifier le pouvoir en donnant aux lectrices et lecteurs les clés de compréhension des phénomènes de pouvoir. Pour ce faire, l'auteure propose non pas un traité du pouvoir, mais un opuscule très didactique agrémenté d'exercices, de corrigés d'exercices et de jeu de clés sans omettre d'y ajouter un glossaire adéquat afin que chacun puisse voir et expérimenter les jeux du pouvoir en acte. En effet, le pouvoir est en général présenté comme quelque chose de complexe, trop complexe même pour se laisser appréhender d'emblée en raison de son abstraction et, paradoxalement, de son omniprésence. Le pouvoir n'est-il pas partout ? On aurait tendance à ajouter partout et nulle part. Et pourtant, des relations interpersonnelles qui unissent la mère et l'enfant aux relations entre chefs d'État en passant par les organisations qui nourrissent le tissu social, le pouvoir demeure présent, souterrainement présent. Ce serait le lieu pour convoquer Michel Foucault et sa thèse sur la microphysique du pouvoir, mais Simone Landry, professeure au département de communication sociale et publique de l'université du Québec à Montréal (UQAM), ne le fait pas. Les théoriciens du pouvoir ne sont guère invités à cet exercice de démystification en raison de la nature même du projet de l'auteure. Mais, on peut aussi se demander si une confrontation entre la question du